

# Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

Numéro 25 (1998)

Varia

Michèle Crampe-Casnabet

## Les articles AME dans l'*Encyclopédie*

### Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

### Référence électronique

Michèle Crampe-Casnabet, « Les articles AME dans l'*Encyclopédie* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 25 | 1998, mis en ligne le 04 août 2007. URL : <http://rde.revues.org/index1201.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Société Diderot

<http://rde.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://rde.revues.org/index1201.html>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

Tous droits réservés

Michèle CRAMPE-CASNABET

## Les articles ÂME dans l'*Encyclopédie*

Comment est située la notion d'âme dans le *Système figuré des connaissances humaines* ? Ce système est censé fournir un tableau des connaissances, il se situe dans une perspective gnoséologique. L'ordre choisi est le rapport de nos savoirs aux facultés de notre esprit : la mémoire dont relève l'histoire (y compris l'histoire sacrée et celle de la nature), la raison, l'imagination enfin qui légifère en matière de poésie, de musique, de peinture, de sculpture... Ces trois facultés sont les fonctions spécialisées de la caractéristique spécifique de l'homme : l'entendement.

L'ensemble des connaissances qui sont du ressort de la raison est classé sous le titre philosophie qui définit l'esprit savant. La métaphysique comprend deux domaines principaux : quand elle est dite générale elle est science de l'Être, ontologie ; quand elle est « science de Dieu », elle est théologie. Le second domaine est la métaphysique des corps ou physique générale ; il s'agit alors des sciences de la nature.

Qu'en est-il de la situation de l'âme, qu'elle soit raisonnable ou sensitive ? La pneumatologie ou « science de l'âme » est rattachée aux sciences de l'homme et sert de fil conducteur pour l'étude de la logique (arts de penser, de retenir, de communiquer) et de la morale, qu'elle soit générale ou particulière (laquelle comprend le droit, l'économie, la politique).

L'âme n'est plus du ressort de la métaphysique, elle ne dépend plus de la science de Dieu. Le *Système figuré* composé par Diderot est sur ce point en parfaite concordance avec la théorie de la connaissance selon laquelle nos idées sont le résultat complexe de la combinaison des sensations.

Les articles de l'*Encyclopédie* qui portent sur l'âme sont-ils rigoureusement fidèles à l'ordre du *Système* ?

Il sera possible de répondre par la négative. La tension qui existe entre le projet systématique et le contenu de certains articles est fréquente. Le cas de l'âme est loin d'être unique.

*Le premier article : ÂME (signé X)*

L'auteur est l'abbé Yvon. Il est chrétien, tolérant, il prend parti pour le théisme. Sa tolérance se traduit en ce qu'il estime qu'il faut tenter de convaincre les hérétiques et non pas les persécuter. Il a collaboré à l'*Encyclopédie* dès le premier volume en produisant de nombreux articles de métaphysique, de logique, de morale, d'histoire de la philosophie dans les deux premiers volumes, mais aussi, sans sa signature, dans les suivants.

L'article ÂME est situé dans l'ordre encyclopédique sous « Entendement, Raison, Philosophie ou Science des Esprits, de Dieu, des Anges, de l'Âme ». Cette situation n'est pas celle qu'attribue à l'Âme le *Système figuré*. On peut déjà deviner que l'abbé Yvon va accentuer la signification « théologique » dans son étude.

Après avoir donné une définition : « On entend par *âme* un principe doué de connaissance et de sentiment », l'abbé pose quatre questions : quelle est l'origine de l'âme, quelles sont sa nature et sa destinée, enfin en quels êtres réside-t-elle?

En première lecture, on pourrait penser que l'article est un catalogue des théories philosophiques au sujet de l'âme, de l'Antiquité aux penseurs contemporains. En fait, la présentation des différentes doctrines est animée d'un souci constant : il faut sauver la spiritualité de l'âme face aux offensives « matérialistes » de toutes sortes.

L'âme est-elle une qualité ou une substance ? En ce point commencent les références aux théories soutenues à ce sujet. Si l'âme est une qualité (Épicure, Galien...) alors elle est mortelle. Mais la majorité des philosophes anciens admet que l'âme est une substance, soit une partie du Tout divin.

Mais comment concevoir ce Tout ? Examen est conduit des théories platonicienne, aristotélicienne (l'âme végétative, sensitive, intellectuelle), stoïcienne (l'âme du monde universelle). Les Égyptiens dont les Grecs, en un sens, héritèrent ont été les premiers à concevoir l'immortalité de l'âme, et même sa pré-existence au corps, alors ils en conclurent à son éternité. Si selon les sages d'Égypte Dieu est tout, les Grecs ont compris que Tout est Dieu. « Ce qui les a entraînés dans toutes les erreurs et les absurdités de notre spinozisme » Tout au long de l'article se renouvelle, se répète la critique de Spinoza « le trop fameux ».

Yvon affirme que pour les Anciens, l'âme serait matérielle. Dans l'article IMMATÉRIALISME (dont on pense qu'il est de l'abbé qui le cite dans le texte sur l'âme) on lit : « *L'immatérialisme* est l'opinion de ceux qui admettent dans la nature deux substances essentiellement différentes ; l'une qu'ils appellent matière et l'autre qu'ils appellent esprit. »

Il paraît certain que les Anciens n'ont eu aucune teinture de spiritualité. Bien sûr, l'affirmation est erronée, mais il faut comprendre la fin poursuivie par Yvon : c'est surtout aux Épicuriens — donc aux matérialistes — qu'il pense. Et son souci est bien de montrer que le véritable héritier du « tout de

la substance des Anciens » est le matérialiste athée Spinoza qui détruit toute spiritualité. La critique de ce philosophe ténébreux est extrêmement longue dans l'article. Elle n'est pas originale à l'époque<sup>1</sup> : Spinoza représente, par sa théorie de la substance unique, le plus grave danger que rencontre notre philosophie. Spinoza a façonné un Dieu « d'une plaisante fabrique », un homme soumis à la nécessité, qui n'a de liberté, comme on dira plus tard, que celle d'un tourne-broche.

Le système « absurde » de Spinoza a été adopté par Hobbes. L'argument qui fonde ce rapprochement est en profondeur que Hobbes comme Spinoza prétend fonder une philosophie matérialiste. Aussi ne faut-il pas s'étonner si Yvon conduit une critique de la théorie hobbenne selon laquelle toutes nos connaissances ont pour point de départ les sensations, ce qui évidemment, mais Yvon ne le souligne pas, n'a rien de spinoziste. De la sensation — issue de la pression d'un objet extérieur sur nos organes — à l'image, le passage s'effectue vers la représentation. Mais si une théorie « empiriste » de la connaissance est nécessairement insuffisante, il y a pire : « Car qu'y-a-t-il au monde de plus ridicule que de s'imaginer que la connaissance est aussi essentielle à la matière que l'étendue ? » Voilà bien une supposition monstrueuse. Même Spinoza, ce familier des absurdités, « n'en est jamais venu jusque-là ».

La sensation produite sur les organes par les mouvements des corps extérieurs est insuffisante à rendre compte de l'activité cognitive de l'âme qui est inséparable de l'usage des signes irréductibles aux purs sons naturels parce qu'ils sont d'institution. Un mot prononcé en français est bien un son qui frappe de la même façon une oreille (l'organe) d'un Arabe. Mais l'Arabe n'en comprend pas le *sens*, s'il ignore le français.

Le mot choisi par Yvon n'est pas indifférent : il s'agit du mot Dieu ! En conséquence contre Épicure, Spinoza, Hobbes ici tous réunis, l'âme de l'homme n'est pas un corps mais bien une substance distincte dont l'essence est de penser. Voilà bien ce que Descartes avait compris. La critique que l'abbé conduit de la théorie « empiriste » de la connaissance ne tient aucun compte des prises de position, à cet égard, des responsables de l'Encyclopédie Diderot et D'Alembert.

En ce qui regarde la question de la destinée de l'âme, il est indispensable d'analyser l'idée de Dieu. Alors on ne peut douter que l'âme est de nature spirituelle : nous avons des idées qui ne peuvent venir des sens ; il en est ainsi des idées d'infini, de néant... Le fait que nous pouvons communiquer avec autrui prouve la spiritualité de l'âme. Un long passage est consacré à Locke : pour ce philosophe, Dieu pourrait donner la faculté de penser à la matière. La matérialité de l'âme ne contredit pas l'existence de Dieu. Il est évident qu'Yvon ne peut être d'accord. Car enfin, si Locke

1. On peut, pour s'en tenir à l'*Encyclopédie*, se référer aux articles PHILOSOPHIE de Spinoza et SPINOZISTE.

avait raison, qu'en serait-il de l'immortalité de l'âme ? Sans doute, que Dieu ait voulu que l'âme soit immortelle est affaire de Révélation, mais il reste que la raison peut fournir à ce sujet de solides arguments. Ainsi l'âme est capable de se perfectionner ; l'immortalité n'est-elle pas requise pour ce perfectionnement ?<sup>2</sup>

L'immortalité de l'âme est enfin requise, selon Yvon, pour que les âmes soient selon leurs actions ici-bas récompensées ou punies. Sinon le méchant pourrait mener joyeuse vie et l'homme juste subir les pires conditions sur cette terre. Ce fut pourtant le cas du juste Job ! Yvon n'en dit mot.

La question de savoir en quels êtres réside l'âme sera traitée dans l'article de l'abbé Yvon : ÂME DES BÊTES. Mais entre ce texte et l'article âme qui figure en première place, se situe une intervention de Diderot.

### *Article de Diderot*

On peut s'interroger sur le statut de ce texte qui succède sur le même sujet à celui de l'abbé Yvon. Tout se passe comme si Diderot inquiet par les conclusions spiritualistes du premier article avait jugé de son devoir philosophique d'y apporter quelque tempérament. Il procédera de même pour l'article DROIT NATUREL qu'il avait confié au juriste Boucher d'Argis. Sans censurer ce texte, il en écrira un autre qu'il mettra en première position dans l'*Encyclopédie*.

Aux quatre questions proposées par l'abbé Yvon sur l'âme, Diderot en ajoute une cinquième qui serait posée par les physiiciens et les anatomistes. Cette double référence indique clairement un changement d'orientation. Où est donc le siège de l'âme ? Spirituelle ou pas, il faut bien qu'en l'homme elle ait quelque lieu corporel. S'il est dit qu'on ne peut savoir avec certitude dans quel organe l'âme se nicherait, il reste qu'on peut envisager des hypothèses, comme les physiiciens et les anatomistes. L'âme est-elle selon une imagination cartésienne dans la glande pinéale ? Se trouve-t-elle dans les ventricules du cerveau, dans le cœur, dans le sang, l'estomac, les nerfs ? La question semble bien être de savoir en quoi consiste l'union de l'âme et du corps, mais nous n'en connaissons rien. Nous savons cependant par expérience que pour l'âme « les fonctions... sont dépendantes de

2. On pense en ce point à la théorie kantienne : la vie est trop courte pour atteindre la conciliation entre la vertu et le bonheur, laquelle est rendue pensable par le postulat de l'immortalité de l'âme. Mais précisément, il s'agit d'un *postulat* de la raison pure pratique qui n'est pas nécessaire dans l'accomplissement obligatoire moralement, du devoir. Et un postulat ne se démontre pas.

l'organisation, et de l'état de notre corps pendant que nous vivons ». C'est le point de vue de la saine philosophie.

Certains organes peuvent être détruits ou atrophiés alors même que l'exercice de la pensée demeure. Ainsi en est-il de certains troubles de la glande pinéale qui n'atteignent pas l'activité rationnelle. Et cependant l'état de l'âme dépend de celui du corps. Devant une telle constatation, les arguments qui prétendent établir l'immortalité de l'âme et sa spiritualité ne prouvent qu'une chose : l'orgueil de l'homme.

C'est en s'appuyant sur les *Mémoires de l'Académie* (1705 ; 1741) que Diderot étudie la réciproque dépendance de l'âme et du corps. Il s'agit de phénomènes de mélancolie, de dérangements de fonctions organiques liés à des maladies de l'âme et réciproquement de troubles corporels qui retentissent sur l'âme.

En exemple de cette réciprocité Diderot insiste sur le cas d'une jeune fille « que les dispositions naturelles, ou la sévérité de l'éducation, avait jetée dans une dévotion outrée » et qui tomba « dans une espèce de mélancolie religieuse ». La crainte que lui inspire le souverain Être est telle qu'elle n'a plus ses règles. Nul remède n'est efficace. Mais un ecclésiastique « raisonnable » lui donne « des idées plus saines de la divinité ». La jeune fille guérit, mais sa terreur superstitieuse reprenant, elle retombe malade. Quand l'âme est atteinte, le corps est troublé. Elle fut sujette toute sa vie à ces fluctuations : « Quand la superstition dominait, les règles cessaient, et sa santé disparaissait ; lorsque la religion et le bon sens reprenaient le dessus, les humeurs suivaient leur cours ordinaire et sa santé revenait ».

L'article de Diderot renvoie à d'autres entrées : CERVEAU, CERVELET, MOELLE, CORPS CALLEUX etc. Mais dans quel organe est donc le siège de l'âme ? La question radicale est bien : l'âme est-elle donc autre chose que matière corporelle ?

#### *Article* : ÂME DES BÊTES

Cet article suit celui de Diderot. Il est de la plume de l'abbé Yvon.

Le thème de l'âme des bêtes, au XVIII<sup>e</sup> siècle, va servir de machine de guerre dans deux perspectives opposées. D'abord, affirmer que les bêtes ont une âme sensitive (l'animal a des sensations) ou même en un sens une âme spirituelle (l'animal accède-t-il à une forme de pensée ?), c'est, bien sûr, se prononcer contre la théorie cartésienne<sup>3</sup> du corps animal-machine. C'est s'opposer au dualisme cartésien et donc en conséquence, au

3. Cette théorie est exposée surtout dans la cinquième partie du *Discours de la méthode* et dans une lettre à Morus du 5 février 1649.

spiritualisme. Dans *La philosophie du Bon Sens* (Quatrième réflexion, section XIV) le marquis d'Argens peut écrire : « L'âme des bêtes est une preuve que la matière peut acquérir la faculté de penser ». Mais cela ne signifie pas que la critique du dualisme cartésien aboutit à une position matérialiste, tout au contraire : car il demeure une différence entre l'âme des bêtes et celle de l'homme, qui passe moins par la spiritualité que par l'immortalité spécifique de l'âme humaine.

Ensuite, l'âme des bêtes sert précisément d'arme contre les théories matérialistes qui refusent la différence d'essence entre l'âme et le corps. Le corps animal est *animé*, il a une âme, il s'en suit que le corps n'est pas la seule substance ; l'animal est en effet siège de sensations, de sentiments, de pensée (reste à savoir de quel ordre).

La théorie cartésienne de l'animal-machine va aboutir paradoxalement à l'affirmation que l'âme est radicalement matérielle : dans le *Traité de l'Âme*, en 1745, La Mettrie combine le cartésianisme, le matérialisme d'Épicure et de Lucrèce, et la philosophie « empiriste » de Locke. Les bêtes ont bien une âme de la même matière que celle de l'homme : l'âme est une machine, elle n'est qu'une manière de nommer les mouvements du corps<sup>4</sup>.

Qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle la question de l'âme des bêtes se noue en particulier (mais pas uniquement) autour de la réduction cartésienne au dualisme ne doit pas occulter que cette question est bien antérieure au *Discours de la Méthode*. Dans son article dont un des thèmes centraux est la philosophie de Descartes, l'abbé Yvon rappelle rapidement les sources antiques. Les Anciens ont admis ce préjugé populaire selon lequel les brutes sentent et connaissent. N'ont-ils pas envisagé — grossièreté ! — que la matière peut penser ?

L'abbé Yvon connaît certains textes qui traitent contradictoirement de l'âme des bêtes, par le *Dictionnaire historique et critique* de Bayle publié de 1695 à 1697. Le texte de Rorarius : *quod animalia bruta (saepe) utantur melius homine* date de 1544 mais n'a paru qu'en 1626. Ses ré-éditions furent nombreuses au moins jusqu'en 1728. La thèse principale est que l'animal est plus intelligent que l'homme, ce qui prouve bien la sagesse du Créateur.

Yvon fait explicitement référence à Gomesius Pereira. Citons le *Dictionnaire* de Bayle : « Pereira, médecin espagnol, a vécu au XVI<sup>e</sup> siècle. Il se piqua de l'esprit de contradiction ; car il affectait de combattre les vérités les mieux établies, et de soutenir des paradoxes... Mais ce qu'il y

4. Citons en ce point : *La Sainte famille* de Marx (*Études philosophiques*, Éditions sociales, 1951, p. 112. « Il existe deux tendances du matérialisme français : l'une tire son origine de Descartes, l'autre de Locke. La deuxième est par excellence un élément de civilisation et aboutit directement au socialisme ; l'autre, le matérialisme mécaniste, se déverse dans la science française de la nature proprement dite. Les deux tendances s'entrecroisent au cours de leur développement ».

eut de plus surprenant dans ses paradoxes, fut qu'il enseigna que les bêtes sont des machines et qu'il rejeta l'âme sensitive qu'on leur attribue ». Les bêtes, donc, n'ont même pas de sensations.

L'ouvrage de Pereira qui date de 1554 a pour titre *Antoniono Margarita* (les prénoms de ses parents). Si l'abbé Yvon cite Pereira (quelques lignes) c'est bien qu'il y voit un précurseur de Descartes, lequel fut accusé de l'avoir plagié<sup>5</sup>.

Le renouveau d'intérêt pour la question de l'âme des bêtes au XVIII<sup>e</sup> siècle semble lié à l'essor des travaux sur la nature organique qui serait irréductible à un pur mécanisme. Mais s'intéresse-t-on aux bêtes pour elles-mêmes ou par rapport à nous, hommes ? Dans le *Traité des animaux*, Condillac affirme que les bêtes ne sont pas réductibles à de purs automates ; elles sentent comme nous, elles peuvent avoir capacité de comparer, de juger, de se souvenir, d'avoir des idées (c'est d'un point de vue « empiriste » absolument rigoureux puisqu'elles ont des sensations). Mais alors quelle est la différence entre les hommes et les bêtes ? La différence passe par le langage. Si les animaux peuvent avoir une sorte de langage d'action, ils sont incapables de « parole », c'est-à-dire d'un usage de signes de convention. C'est en quoi les bêtes sont incapables de progrès. Cependant, comme le langage d'action prépare à l'usage des sons articulés, la fréquentation des hommes permet aux animaux — à l'expresse condition qu'ils soient domestiques — de comprendre ce qu'on leur commande ou interdit de faire.

Si Condillac spiritualise la bête c'est bien pour éviter de matérialiser l'homme. Cette « matérialisation » de l'homme serait inévitable si l'âme animale était matérielle, pure machine<sup>6</sup>.

L'article d'Yvon s'inspire en particulier de l'ouvrage du pasteur Boullier : *Essai philosophique sur l'âme des bêtes*, qui date de 1725. Boullier, anti-cartésien, reconnaît aux bêtes une âme spirituelle bien qu'inférieure à celle de l'homme. La longueur du texte consacré au mécanisme cartésien (et son prolongement dans la philosophie de Malebranche), l'analyse détaillée de la notion d'automate s'expliquent par le but poursuivi par l'abbé. Le mécanisme strict, l'idée du corps-machine conduit à affirmer la matérialité de l'âme. *En apparence* la théorie de l'animal-machine est favorable à la religion, à l'immortalité de l'âme. Or les brutes ont des actions raisonnées, suivies, des désirs, des intérêts. Sans doute ne parlent-elles pas, mais cette absence de langage prouve seulement qu'elles n'ont pas d'idées universelles et abstraites. Elles peuvent apprendre, elles ont un sens social dans leur espèce. Elles ont un principe

5. Dans une lettre à Mersenne du 25 juin 1645 Descartes affirme superbement qu'il ne connaît pas le texte de Pereira et n'a pas besoin de le voir.

6. C'est bien ce qu'a compris La Mettrie.

sensitif : je le vois bien en les observant, or Dieu n'est pas trompeur comme l'a bien montré Descartes. Donc, en ce qui regarde les bêtes, Descartes et les cartésiens ont tort. Donner raison à Descartes sur ce point, c'est donner raison aux athées.

Il y a donc chez les bêtes un principe immatériel joint à leur machine : « Si cette âme n'était pas spirituelle nous ne pourrions nous assurer que la nôtre l'est ». Il est clair que l'affirmation : l'âme des bêtes est spirituelle est un argument contre les matérialistes.

Cependant l'âme des bêtes est distincte de celle de l'homme. Elle est bien substance susceptible de penser, mais non de concevoir toutes sortes d'objets ; elle n'a pas l'idée de Dieu, du bien, du mal. Elle ignore les sciences, les arts, la morale. La nature de l'âme des bêtes est bien d'être une substance immatérielle et intelligente. C'est un « principe actif qui a des sensations et qui n'a que cela ». Elle est un mécanisme doué d'un principe sensitif. Tout se passe comme si, selon Yvon, la sensation ne peut être source de toute connaissance ; resterait en l'homme un pouvoir de réflexion, irréductible à la sensation. Sans doute peut-on ici repérer un souvenir de la philosophie de Locke ?

Mais si l'âme des bêtes est spirituelle, n'est-elle pas immortelle ? Et n'est-ce pas alors ruiner l'immortalité de la seule âme humaine ? Question absurde selon l'abbé : nous ne pouvons affirmer l'immortalité de notre âme que par la puissance de la Révélation.

La question de l'âme des bêtes reste embarrassante pour un auteur chrétien. Yvon analyse alors un texte dont il signale le succès dans le monde. Il s'agit de l'*Amusement philosophique* du père Jésuite Bougeant où il est question de l'âme et du langage des bêtes. Les âmes des bêtes seraient des démons qui attendent le jugement dernier. C'est pourquoi les bêtes sont naturellement perfides : le singe est malfaisant, le chien envieux et inévitablement le chat est hypocrite. Yvon ne prend guère au sérieux une « théorie » qui se présente comme un amusement produit d'une folle imagination « bizarre » qui fourmille de plaisanteries. Reste que son succès témoigne bien de l'importance qu'a pu prendre à l'époque la question de l'âme des bêtes.

Qu'en est-il donc de l'âme ? Il semble bien que le Siècle éclairé ébranle la certitude cartésienne : l'âme est substance pensante, l'évidence s'enracine dans l'expérience immédiate du *Je suis* une chose pensante qui se saisit alors même que l'existence des corps est mise en doute et que le morceau de cire est réductible à l'idée que j'ai de l'étendue. Diderot, dans son article de l'*Encyclopédie*, tend, dans un style qu'on pourrait anachroniquement appeler psycho-somatique, à réduire l'âme au corps matériel doué de sensibilité. La théologie et sa suite philosophique prononce (dogmati-

quement ?) que la question de l'origine, de la nature, ne relève que de la Révélation.

Soulignons ici la prudence des philosophies matérialistes. Citons un de ses représentants : « Ce n'est ni Aristote, ni Platon, ni Descartes, ni Malebranche, qui vous apprendront ce que c'est que votre âme... L'essence de l'âme de l'homme et des animaux est et sera toujours aussi inconnue, que l'essence de la matière et des corps ». Ce texte est issu du chapitre premier du *Traité de l'âme* de La Mettrie.

Michèle CRAMPE-CASNABET  
*ENS de Fontenay/Saint-Cloud*